

Notre-Dame de Chartres



SEPTEMBRE 1980
TRIMESTRIEL
11ème ANNEE
N°44 - 6 F

SOMMAIRE

Editorial	Mgr Kuehn	p. 3
Jean de Salisbury, évêque de Chartres	E. Jeauneau	p. 4
Josaphat lieu de sépulture de Jean de Salisbury	R. Joly	p. 10
Le tombeau sculpté de Jean de Salisbury	J. Villette	p. 15
A l'occasion de l'année saint Benoît. Les monastères bénédictins du diocèse de Chartres	J. Lemarié	p. 18
Chronique La béatification de Mgr François de Laval, premier évêque de Québec	J. Robert	p. 23

NOTRE - DAME DE CHARTRES

REVUE TRIMESTRIELLE

18, Cloître Notre-Dame - 28000 Chartres
C. C. P. : Pèlerinage Notre-Dame de
Chartres - 224.69 - D - PARIS

ABONNEMENTS (à partir de janvier)

France	25 F.
Etranger	30 F.
De soutien	40 F.
De bienfaiteur	60 F.
Le numéro	6 F.

— Pour tout changement d'adresse :
3 F.

Réabonnement en début d'année.

Pour toute correspondance

une seule adresse :

Monsieur le Directeur
du Pèlerinage Notre-Dame
18, Cloître Notre-Dame
28000 CHARTRES
Tél. (37) 21.55.32

AVIS IMPORTANT

Abonnements et réabonnements

- Indiquer toujours très lisiblement vos nom et adresse.
- Pour les versements par C.C.P., utiliser uniquement le 224.69 D - PARIS en précisant bien sur le volet correspondance : Abonnement (ou réabonnement) à la revue Notre-Dame de Chartres.

NOS COUVERTURES

Page 1 — **Un saint évêque (détail d'un vitrail de l'église Saint-Pierre de Chartres) (fin XIII^e s.).** Il s'agit, en fait, de saint Augustin, évêque d'Hippone en Afrique du Nord († 431) et docteur de l'Eglise.

Il n'existe aucune figure de Jean de Salisbury dans la cathédrale de Chartres. D'une façon générale, les saints évêques de Chartres y sont peu représentés.

Nous avons choisi ce vitrail, postérieur d'un siècle environ à la mort de Jean de Salisbury, pour sa qualité (dessin et coloris).

Il nous aide à fixer dans notre mé-

moire visuelle la figure d'un évêque de la fin du 12^e ou du 13^e siècle. De ses mains gantées il tient la crosse et porte le livre des Evangiles. Il est vêtu de la chasuble. Sa mitre blanche est ornée de quelques motifs.

J.L.

Page 24 — **Cathédrale de Chartres, Portail Royal, cordon extérieur des voussures de la baie de droite : La grammaire (XII^e siècle).** La grammaire — ou plus exactement la **Grammatica** — du Portail Royal est bien cette « matrone au visage sévère » dont parlait Thierry de Chartres. D'une main elle tient un livre, emblème de son autorité, de l'autre elle brandit un faisceau de verges. A ses pieds, deux disciples : l'un, douillettement emmitoufflé, personnifie peut-être le bon élève, l'autre, avec son torse nu et ses doigts offerts aux coups, semble attendre un châtiment. Cette sculpture était déjà en place lorsque Jean de Salisbury fit son entrée à Chartres, le 15 août 1176.

E. J.

1180•1980

Dans son étude sur « Jean de Salisbury, évêque de Chartres » le Père Jeaneau remarque fort justement : « ... si l'on s'étonne qu'on soit allé chercher en Angleterre un titulaire pour le siège de Chartres, c'est qu'on a perdu, au moins en partie, le sens de la Chrétienté et de son universalisme ».

Au XII^e siècle, il est vrai, on n'avait pas peur des voyages, et ce que nous appelons maintenant les échanges internationaux était monnaie courante, au moins dans les milieux cultivés. Les hommes et les idées circulaient entre les pays d'Europe, et il y avait peut-être plus de « communication » à cette époque qu'il n'y en a maintenant, malgré l'abondance et la qualité des « media » dont nous disposons.

Toutefois, notre temps semble retrouver cette ouverture à l'universel : l'Eglise Catholique ne s'est-elle pas donnée comme Pape un évêque Polonais ?... On sait aussi que le Concile Vatican II a créé ou remis en vigueur des structures qui permettent aux Eglises particulières de se rencontrer de façon régulière.

Il en est ainsi également dans le domaine profane, avec les jumelages, les échanges de professeurs ou chercheurs, les équivalences de diplômes, etc...

La communication et les échanges ne sont-ils pas plus nécessaires que jamais, en cette fin du XX^e siècle, marquée par tant de changements qui risquent de pousser les hommes et les nations à se replier sur eux-mêmes, à se protéger contre celui qui est différent ou étranger ? Les oppositions, les séparations, les conflits ont souvent pour origine la méconnaissance réciproque des protagonistes.

La commémoration du 8^e centenaire de la mort de Jean de Salisbury est l'occasion d'une rencontre en profondeur entre les chrétiens de deux pays dont les relations sont souvent agitées ! Nos deux Eglises, encore séparées, vont vivre ensemble des heures précieuses d'échange, d'amitié et de prière commune...

Que l'Esprit-Saint ouvre nos esprits et nos cœurs, pour que le souvenir du passé nous permette de trouver, dans le présent, les moyens d'avancer ensemble vers une plus grande Unité, dans le respect mutuel, et l'accueil de nos richesses complémentaires.

M. KUEHN
évêque de Chartres

Jean de Salisbury évêque de Chartres

Jean de Salisbury est né en Angleterre, dans la ville dont il porte le nom et qui, de son temps, ne se trouvait pas dans la plaine, là où s'étale paresseusement la Salisbury moderne, mais à trois kilomètres au nord de celle-ci, sur une éminence appelée *Old Sarum*, site grandiose, déjà habité à l'âge du fer et qui, au XII^e siècle, était couronné d'un château-fort et d'une cathédrale romane. Si la date de sa mort est bien établie (25 octobre 1180), celle de sa naissance reste conjecturale : entre 1115 et 1120 vraisemblablement. Cet Anglais appartient à Chartres, au moins par les quatre dernières années de sa vie et par sa sépulture : il fut enseveli à l'abbaye de Josaphat, près de Lèves. C'est le 22 juillet 1176, en la fête de sainte Madeleine, que le Chapitre de Chartres, à l'instigation du roi de France Louis VII, l'élisait comme évêque. Aussitôt, une délégation de ce même Chapitre se rendait à Canterbury pour offrir à Jean l'évêché de Chartres. La proposition fut acceptée : Jean de Salisbury devenait donc Jean de Chartres. Le nouvel élu reçut l'ordination épiscopale à Sens, le 8 août 1176, des mains de Maurice de Sully, évêque de Paris : le 15 août, il prenait possession de sa cathédrale. Le portail royal, qu'il franchit alors, existe toujours. Mais de l'édifice même, dont il prit possession, ne subsistent plus, au-dessus du sol, que les deux tours, le clocher vieux, les trois admirables vitraux de la façade ouest et Notre-Dame de la Belle-Verrière.

L'arrivée d'un nouvel évêque dans une Eglise est comparée à des épousailles : l'anneau pastoral en est le signe. Dans le cas de Jean de Salisbury et de Chartres, la fiancée était belle, l'une des plus belles du monde. Mais l'époux

n'était pas un mauvais parti. Certes, l'Eglise chartreuse avait déjà eu des pasteurs dont la renommée de sainteté ou de science s'était étendue à la chrétienté tout entière : Fulbert (1006-1028) et Ives de Chartres (1090-1115) avaient été de ceux-là. Mais elle n'avait probablement jamais eu pour évêque un homme aussi cultivé, un écrivain d'un tel talent, un humaniste aussi accompli. Le nom de Jean de Salisbury brille comme un joyau dans la liste des évêques de Chartres : il est un titre de fierté pour cette Eglise qui, par ailleurs, n'en manque point. Son épiscopat, il est vrai, fut de courte durée : quatre ans seulement (1176-80).

Mais pourquoi être allé chercher en Angleterre un titulaire pour le siège de Chartres ? Poser la question, c'est avouer que nous avons perdu, en partie au moins, le sens de la chrétienté et de son universalisme. Non que le XII^e siècle ait été un âge d'or. C'est l'époque où les jeunes monarchies sont tentées d'annexer les églises et les biens d'Eglise à leur profit, de distribuer les évêchés et les abbayes à leurs amis et à leurs clients. Mais c'est l'époque aussi où, loin de pratiquer une économie fermée, les Eglises allaient souvent chercher au delà des mers le pasteur de leur choix. Il est vrai que la conquête de l'Angleterre par les Normands avait surtout favorisé l'attribution des évêchés anglais à des clercs continentaux. Qu'un insulaire pût devenir évêque de Chartres n'était, en somme, qu'un juste retour des choses. Mais pourquoi Jean de Salisbury ? Peut-être tout simplement parce que Jean se trouvait disponible précisément au moment où le siège de Chartres était vacant. Bien souvent, il ne faut pas chercher plus loin. On s'est plu, cependant, à imaginer qu'entre Chartres et Jean de Salisbury des liens

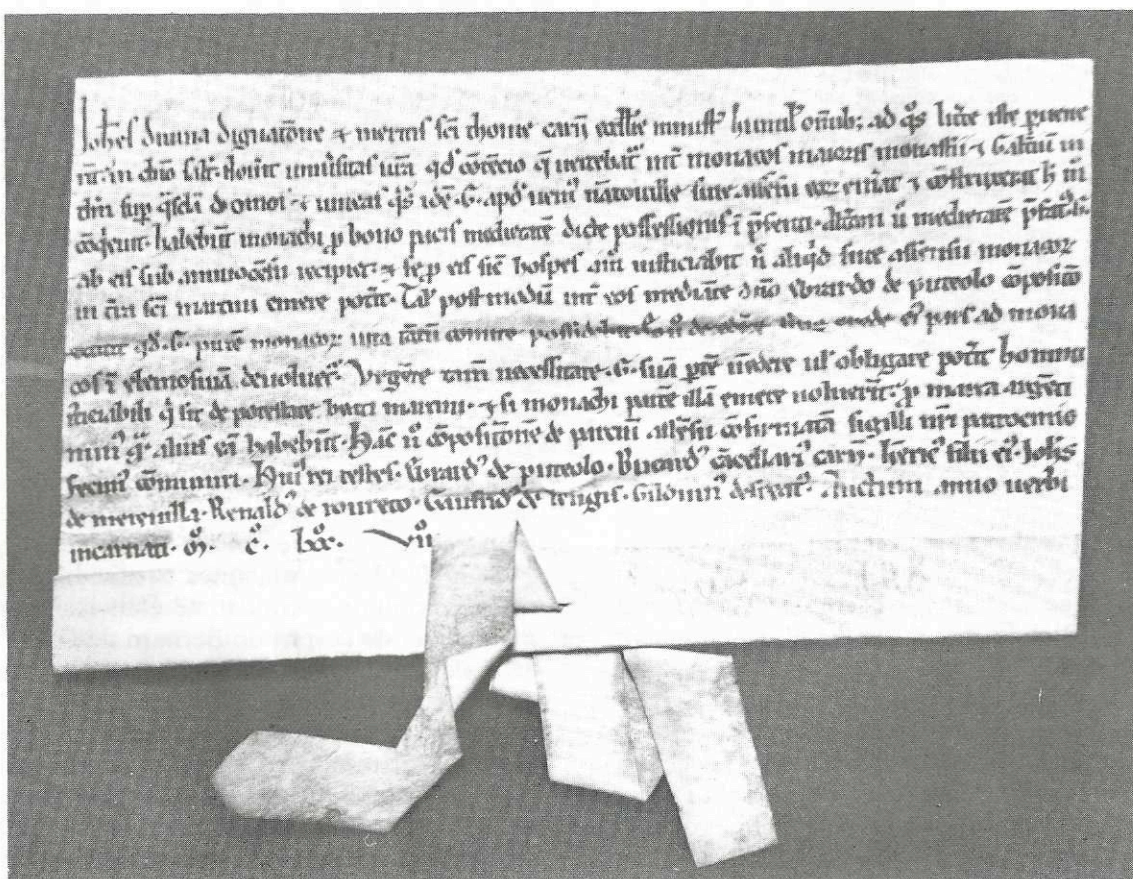
anciens et profonds existaient qui auraient pu orienter vers ce dernier le choix du roi et celui du Chapitre. Ces liens auraient été tissés au temps où le jeune clerc anglais étudiait en France : il aurait alors séjourné trois ans à Chartres et y aurait laissé d'assez bons souvenirs pour que le Chapitre chartrain, au moment d'élire un nouvel évêque, songeât tout naturellement à ce glorieux ancien dont la renommée d'écrivain et de diplomate s'était, entre temps, solidement affermie.

L'hypothèse est séduisante : elle est loin d'être démontrée. Elle repose sur un passage du *Metalogicon* (II, 10), dans lequel Jean de Salisbury passe en revue les différents maîtres dont il suivit les leçons en France, de 1136 à 1148 : il en fréquenta une douzaine, dont plusieurs comptent

parmi les plus illustres de ce temps. Dès son arrivée sur le continent, il se mit à l'école d'Abélard, qui enseignait alors à Paris, sur la Montagne-Sainte-Genève. Aux pieds de celui qu'il appelle « le Péripatéticien du Pallet », Jean apprit les rudiments de la dialectique, « recueillant avec toute l'avidité de son esprit les moindres paroles qui tombaient de ses lèvres » (1). Malheureusement, Abélard dut quitter Paris avant que l'appétit de Jean ne fût satisfait. Deux autres maîtres le remplacèrent : un certain Albéric et Robert de Melun (un Anglais, malgré son nom, qui devait devenir plus tard évêque de Hereford). Après ces deux années de dialectique, passées à Paris, Jean décida de s'adonner à une autre disci-

1. *Metalogicon* II, 9 ; éd. Webb, p. 78, 4-6.

(photo B. Defontaine)



Archives départementales d'Eure-et-Loir, H.2369. Par cette charte, datée de 1178, Jean de Salisbury confirme un accord intervenu entre les moines de Marmoutier et un certain Gautier Leveau, au sujet de maisons et de vignes sises à Nottonville. On notera la formule : « Jean, par la grâce de Dieu et les mérites de saint Thomas, humble serviteur de l'Eglise de Chartres ». L'expression *minister humilis* n'est pas sans exemple : C.R. CHENEY, *English Bishops' Chanceries 1100-1250*, Manchester 1950, pp. 63-64, et H. MAYR-HARTING, *The Acta of the Bishops of Chichester 1075-1207*, Torquay 1964, p. 27, n. 8. Mais la référence à saint Thomas (Becket) est originale : elle témoigne de la dévotion personnelle de Jean de Salisbury envers l'archevêque martyr (Parchemin, 165×95 mm).

E. J.

plaine : « Après quoi, faisant retour sur moi-même et mesurant mes forces, ayant obtenu la bienveillante autorisation de mes maîtres, je me rendis auprès du grammairien (*grammaticus*) de Conches et suivis son enseignement pendant trois ans. C'est alors que je lus une grande quantité de textes : jamais je ne regretterai ce temps-là » (2). Guillaume de Conches — car c'est de lui qu'il s'agit — était, en réalité, beaucoup plus qu'un simple maître de grammaire : le *grammaticus* médiéval

gareta Fredborg (5). Traitant de la prononciation des mots latins tels que *Pompeius*, *maius*, Guillaume note que les Chartrains les prononcent différemment des Normands (6). Assurément, un habitant de Conches pouvait avoir eu connaissance de la prononciation chartraine du latin sans avoir, pour autant, enseigné à Chartres. Jean de Salisbury aurait considérablement facilité la tâche des historiens, s'il avait écrit : « Je me rendis à Chartres, auprès de Guillaume de

Oxford, Bodleian Library, Ms. Barlow 6, fol. 155^r. Ce beau manuscrit du Polycraticus a été exécuté à l'abbaye de Malmesbury entre 1187 et 1205. L'enluminure ici reproduite illustre les premiers mots du prologue du livre VIII (éd. Webb, t. II, p. 226). Dans la partie inférieure du S, une barque vogue sur une mer poissonneuse ; dans la partie supérieure, un mousse est accroché au mât, tandis que le vent, représenté par une figure joufflue, enfle la voile.

E.J.



était, en quelque sorte, ce que nous appelons un philologue. Or, après Bernard de Chartres, dont nous parlerons bientôt, Guillaume de Conches était un philologue de très grande classe (3). En quel endroit Jean de Salisbury a-t-il suivi les leçons de cet éminent philologue ? On a cru longtemps que c'était à Chartres. Un historien anglais, Sir Richard Southern, vient de nous rappeler que cette commune croyance ne repose sur rien de solide (4). Il a raison. En effet, s'il est très vraisemblable que Guillaume a enseigné dans une école épiscopale avant de passer au service du duc de Normandie, Geoffroi le Bel, père du futur Henri II d'Angleterre, rien ne nous permet d'affirmer que cette école fut celle de Chartres : rien, non plus, ne nous oblige à le nier. Il est vrai que, dans ses *Gloses sur Priscien*, Guillaume de Conches a laissé échapper quelques remarques qui semblent faire pencher la balance en faveur de Chartres. L'une des plus significatives a été signalée par une érudite danoise, M^{me} Karin Mar-

Conches ». Malheureusement, il ne l'a pas écrit. Acceptons donc d'ignorer — d'une ignorance irrémédiable peut-être — en quel lieu le futur évêque de Chartres a suivi les leçons du *grammaticus* de Conches. Ce qui est certain, c'est que, de 1138 à 1141 environ, il les a suivies. Il est non moins certain que Guillaume était l'héritier de la méthode et de l'esprit de Bernard de Chartres (7). Jean de Salisbury n'a pas connu personnellement ce dernier, mais c'est de lui que nous tenons tout ce que nous savons de ce maître, qui fut chancelier de Chartres de 1119 à 1126, et dont les écrits sont perdus. En revanche, il a bien connu Gilbert de la Porrée, dont il suivit les leçons en logique et en théologie : Gilbert fut chancelier de Chartres (1126-1140) avant de devenir évêque de Poitiers. Il étudia aussi la rhétorique auprès de Thierry de Chartres (chancelier de 1142 à 1150 environ). Quoi qu'on en ait dit, j'ai de la peine à croire que Gilbert et Thierry passaient le plus clair de leur temps à Paris, se contentant de signer par procu-

ration des actes rédigés à une centaine de kilomètres de leur résidence habituelle, et dépensant sur les rives de la Seine les revenus qu'ils tiraient de leurs bénéfices chartrains. Bref, s'il est impossible de démontrer que Jean de Salisbury a visité Chartres au cours de ses douze années de formation en France, il est incontestable qu'il a pris contact avec aux moins deux personnalités qui furent à la fois des maîtres fameux et des dignitaires du Chapitre chartrain. Un autre maître de Jean, Richard l'Evêque, avait été formé à la méthode de Bernard de Chartres. Un de ses maîtres de rhétorique, Pierre Hélie, avait subi la double influence de Thierry de Chartres et de Guillaume de Conches (8).

Quoi qu'il en soit de ce problème, la culture de Jean de Salisbury est si étendue, si multiforme qu'aucune école, si brillante soit-elle, ne peut suffire à en rendre raison. Cet humaniste a butiné son miel un peu partout, et pas seulement dans les livres. Mais il est certain qu'il a été d'abord un grand amateur de livres et un passionné de lecture. S'il a largement exploité les bibliothèques du continent (France, Italie), il a mis à profit aussi celles de sa patrie, en particulier les riches collections de Canterbury. Ajoutons que, s'il a consacré douze années de sa jeunesse à l'étude, il n'a jamais cessé de lire. Sa maxime, empruntée à Quintilien, est la suivante : « Le commerce des lettres et l'amour de la lecture ne se terminent pas avec l'école, mais avec la vie » (9). Et pourtant, à la différence des maîtres qu'il admirait, il n'a pas opté pour la carrière enseignante. Il a choisi — à moins que les circonstances n'aient choisi pour lui — de vivre dans l'entourage des grands de ce monde : le pape, les archevêques de Canterbury. Certains des hauts personnages à l'ombre desquels il a vécu, étaient d'ailleurs ses amis. Le plus éminent d'entre eux fut sans doute Nicholas Breakspear, devenu pape en 1154 sous le nom d'Adrien IV, le seul pape anglais de l'Histoire. Lorsque ses études en France furent terminées, il entra à la cour archiépiscopale de Canterbury, muni d'une lettre de recommandation de saint Bernard. Il devait y rester une vingtaine d'années, servant, comme secrétaire, d'abord l'archevêque Thibault, ensuite Thomas Becket, son successeur. La cour du primat d'Angleterre sera donc son port d'attache, un port d'attache qu'il quittera assez souvent pour remplir des missions à l'étranger, voire pour subir l'exil. A la suite d'une de ces missions, en 1159, le roi Henri II s'irritera.

Cette disgrâce lui procurera le loisir de rédiger ses *logicon*. A cette époque, il pourra écrire : « J'ai franchi les Alpes dix fois, venant d'Angleterre ; deux grands ouvrages : le *Policraticus* et le *Meta* — j'ai parcouru les Pouilles deux fois ; à Rome, je me suis souvent occupé des affaires de mes supérieurs et de mes amis ; à l'occasion de différents procès, j'ai parcouru maintes fois, non seulement l'Angleterre, mais aussi les Gaules » (10).

Au cours de ces voyages, il a beaucoup appris. Aussi bien, ses ouvrages (*Policraticus*, *Metalogicon*, *Historia pontificalis*, Lettres, etc.), si riches en citations d'auteurs classiques qu'ils font penser, par anticipation, aux *Essais* de Montaigne, fourmillent-ils d'anecdotes, de traits de mœurs, souvent amusants, toujours instructifs, puisés dans la vie même. Il a parlé des médecins de son temps sur un ton si sarcastique et avec une verve telle qu'on croirait entendre Molière, si l'on ne trouvait à cette prose latine, incroyablement raffinée, la touche inimitable d'un humour qu'il faut bien qualifier d'anglais (11). Il s'est moqué d'Henri de Blois, évêque de Winchester, venu à Rome pour obtenir des privilèges et reparti bredouille (12). Bref, il savait observer et peindre les travers de ses contemporains. Mais il n'était pas dépourvu de lucidité pour lui-même. Ainsi, en 1159, réfléchissant sur son passé, il le trouve divisé en deux grandes parts : douze années d'études (1136-48), suivies de douze années (1148-59) passées soit à la cour de Rome, soit à celle de Canterbury. Cette deuxième partie de sa vie lui

2. *Metalogicon* II, 9 ; éd. Webb, pp. 79-80.

3. *Metalogicon* I, 5, éd. Webb, pp. 16-17.

4. R.W. SOUTHERN, *Medieval Humanism and other Studies*, Oxford 1970, pp. 61-85 ; *Further reflections on the schools of Paris and Chartres in the first half of the Twelfth Century*, communication au Colloque *The Renaissance of the Twelfth Century*, Cambridge Mass., 26-29 novembre 1977.

5. K.M. FREDBERG, *The grammarian William of Conches, teacher of John of Salisbury*, communication au Colloque *The World of John of Salisbury*, Salisbury 19-22 juillet 1980.

6. Florence, Bibl. Laur., ms. San Marco 310, fol. 10 vb.

7. *Metalogicon* I, 24 ; éd. Webb, p. 57, 23-27.

8. K.M. FREDBERG, *The Dependence of Petrus Helias' Summa super Priscianum on William of Conches' Glosae super Priscianum*, dans *Université de Copenhague. Cahiers de l'Institut du Moyen-Age grec et latin*, XI, Copenhague 1973, pp. 1-57.

9. *Metalogicon* I, 21 ; éd. Webb, p. 50, 14-16.

10. *Metalogicon* III, prologue ; éd. Webb, p. 117, 12-16.

11. *Policraticus* II, 29 ; éd. Webb I, pp. 168-169.

12. *Historia pontificalis*, 40 ; éd. Marjorie Chibnall. Londres 1956, pp. 78-80.

semble avait été remplie de frivolités, de ces frivolités de cour (*nugae curialium*) qui empêchent de marcher sur les traces des philosophes (*vestigia philosophorum*) (13). Il a appris par son expérience personnelle que la vie de courtisan ne permet pas de s'adonner à la philosophie. En revanche — il y a là une de ces contradictions où son esprit subtil semble s'être complu — il a bien vu la stérilité de certaines existences confinées aux murs étroits de l'école. Lorsque, quelques années après les avoir quittés, il rend visite à ses anciens condisciples parisiens, il les retrouve, sur la Montagne-Sainte-Genève, à l'endroit même où il les avait laissés : « Ils semblaient n'avoir pas progressé d'un pouce... Je réalisai alors... que la dialectique, si utile aux autres disciplines, gît anémique et stérile, si elle est seule ; qu'elle ne fait germer dans l'âme le fruit de philosophie qu'à la condition d'avoir été fécondée par ailleurs » (14). Réduite à elle-même, en effet, la dialectique tourne à vide. Les questions qu'elle débat sont de celles qui n'ont d'utilité « ni à la maison, ni à l'armée, ni devant les tribunaux, ni dans le cloître, ni à la cour, ni à l'église, mais seulement à l'école » (15).

Jean de Salisbury ne conçoit pas la philosophie comme un savoir abstrait, mais comme une sagesse et une discipline de vie. Les problè-

13. Le titre complet du grand ouvrage de Jean de Salisbury est : *Policraticus, sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum libri VIII* ; éd. Cl. Webb, Oxford 1909.

14. *Metalogicon* II, 10 ; éd. Webb, pp. 82-83.

15. *Metalogicon* II, 9 ; éd. Webb, p. 77, 1-3. Cf. Pierre de BLOIS, *Lettre 101*, dans H. DENIFLE et E. CHATELAIN, *Chartularium universitatis parisiensis*, Paris 1889, p. 28.

16. *Metalogicon* IV, 40 ; éd. Webb, p. 214, 2-19.

17. E. GILSON, *La philosophie au Moyen Age*, 2^e éd., Paris 1947, p. 274.

18. J. JOLIVET, *La philosophie médiévale en Occident*, dans *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire de la philosophie* I, Paris, 1969, pp. 1329-1331.

19. *Lettre 139*, dans *The Letters of John of Salisbury*, éd. W. J. Millor et C.N.L. Brooke, Oxford 1979, pp. 20-22.

20. *Lettre 227*, éd. cit. pp. 396-398.

21. Texte cité par C.C.J. WEBB, *John of Salisbury*, Londres 1932, p. 117, et par A. L'HUILLIER, *Saint Thomas de Cantorbéry*, Paris 1891-92, t. II, p. 370.

22. *Lettre 325*, éd. cit., pp. 802-807. Cf. Y. DELAPORTE, *Une lettre de Jean de Salisbury*, dans *La Voix de Notre-Dame de Chartres* (mensuelle), avril 1937, pp. 85-89.

23. E. de LÉPINOIS et L. MERLET, *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, t. III, Chartres 1865, p. 202.

24. *Policraticus* VII, 11 ; éd. Webb II, p. 135, 19-20.

25. Bernard de CLAIRVAUX, *De diligendo Deo*, I ; PL 182, 974 A.

26. E. GILSON, *La philosophie au Moyen Age*, p. 277.

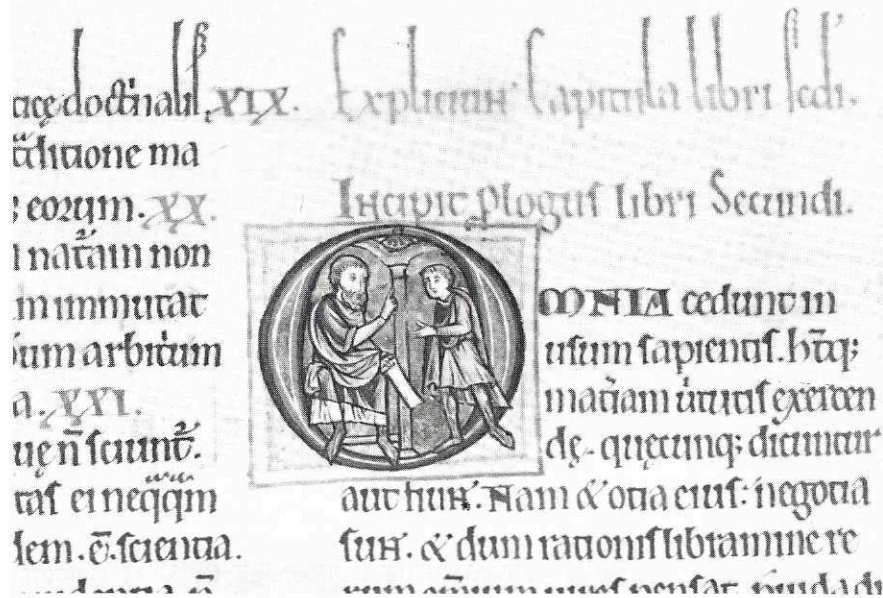
mes purement spéculatifs ne lui semblent pas mériter qu'on y épuise ses forces et y consume sa vie. Il leur préfère le précepte delphique dont Socrate avait fait sa maxime : « Se connaître soi-même, comme dit Apollon, c'est presque la sagesse suprême... Celui qui, de toutes ses forces, pratique les vertus, celui-là s'adonne à la vraie philosophie » (16). Parmi les philosophes anciens, ses sympathies vont, non aux représentants des grandes écoles, mais à ceux de la Nouvelle-Académie, non à Platon ou à Aristote, mais à Cicéron. Certes, il ne professe pas un scepticisme absolu comme le faisaient ces « Académiciens » que saint Augustin a combatus, « mais, ainsi que le faisait d'ailleurs Cicéron lui-même, il commence par mettre à part un certain nombre de vérités acquises et abandonne tout le reste au jeu stérile des interminables controverses » (17). De la modération, de la sobriété, un vif sentiment des limites de la raison : telles sont les leçons que Jean de Salisbury a retenues de ses lectures philosophiques (18).

Et pourtant, cet homme du juste milieu et de la mesure a su admirer des hommes dont l'idéal était différent du sien, entre autres son maître et ami Thomas Becket. Dans le grave conflit qui opposa ce dernier au roi Henri II, Jean a soutenu loyalement et courageusement son archevêque. Pour la cause de Thomas, il a accepté un exil de six ans (1164-70). Mais il s'est trouvé parfois en désaccord avec lui. Non sur le fond, certes, mais sur la forme. Il estimait que l'archevêque avait des manières trop brusques, un ton trop vif, et il n'hésitait pas à le lui dire. S'autorisant de l'exemple de saint Paul (*Gal.* II, 11), il osait lui résister en face (19). Ainsi, à propos d'une lettre que Thomas adressait au cardinal Guillaume de Pavie, légat du pape, Jean écrivait en ces termes au primat d'Angleterre : « J'ai lu la lettre que vous avez décidé d'envoyer à Monseigneur Guillaume de Pavie. Bien que je n'aie pas l'audace de juger la pensée de celui qui l'a écrite, je ne puis en approuver le style. Elle ne me semble pas avoir le ton de l'humilité ni sortir de l'esprit d'un homme qui aurait entendu l'exhortation adressée par l'Apôtre aux disciples du Christ : « Que votre modération soit connue de tous... » (*Phil.* IV, 5). Si on compare point par point votre lettre et la sienne, votre réponse paraît inspirée par l'amertume et la rancœur plus que par une charité sincère... Pensez-vous qu'un cardinal-prêtre, un légat du Siège apostolique

devait être provoqué par des paroles de suspicion et indisposé sans motif dès les premières formules de salutation ; que, contrairement aux conseils du pape et en contradiction avec le respect dû à l'Eglise de Rome, il fallait l'accabler d'injures ? Franchement, je pense que, même à un simple courrier du pape, on ne devrait pas parler sur ce ton » (20). Jusqu'à la fin, l'opposition des caractères se fera sentir. En cette journée tragique du 29 décembre 1170, où Thomas tombera sous les

nant le sang « du glorieux martyr Thomas, archevêque de Canterbury » (23).

Cet humaniste délicat, ami de la mesure, de la sobriété, de la modération, pouvait donc comprendre l'héroïsme. Au temps où il écrivait son *Policraticus* (1159), il déclarait déjà : « La mesure prescrite à la charité est qu'il faut aimer Dieu d'un amour sans mesure » (24). C'était là, sans doute, une réminiscence de la formule admirable, inspirée de Sévère de Milève, que le *Traité de*



Oxford, Bodleian Library, Ms Barlow 6, fol 16v. *Policraticus*. Prologue du livre II. Maître et élève.

coups de ses meurtriers, Jean de Salisbury est là, près de lui, à Canterbury. Il a conseillé à l'archevêque de traiter avec ménagement les émissaires du roi. Peine perdue : Thomas a été inflexible, fier, digne. Jean le lui reproche, mais Thomas n'en a cure : « Jean, ne devons-nous pas tous mourir ? La crainte de la mort ne doit pas nous faire abandonner la voie de la justice. Je suis plus prêt à mourir pour l'amour de Dieu et de la justice que ces gens-là ne le sont à m'infliger la mort ». Mais Jean réplique : « Tout beau ! Nous sommes pécheurs, nous autres ; nous ne sommes pas suffisamment préparés pour mourir. Je ne vois personne ici, si ce n'est vous, qui soit prêt à mourir simplement pour mourir » (21). Cependant, lorsque Thomas aura consommé son martyre, Jean de Salisbury sera un des plus fervents à honorer sa mémoire et à propager son culte. Il le fera, en particulier, lorsqu'il sera évêque de Chartres (22). A sa mort, il léguera à sa cathédrale, entre autres objets précieux, un vase conte-

l'amour de Dieu de saint Bernard avait rendue fameuse : « La raison d'aimer Dieu, c'est Dieu même ; la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure » (25). La philosophie de ce cicéronien n'a donc pas été puisée tout entière dans les bibliothèques des écoles urbaines : elle a aussi un parfum monastique. Jean de Salisbury a connu et admiré saint Bernard ; il a fréquenté les cloîtres, notamment celui de Saint-Remi de Reims, dont son ami Pierre de Celle, son successeur sur le siège de Chartres, était abbé. La vraie philosophie est l'amour de Dieu, le vrai philosophe est celui qui aime Dieu : « Par cet appel à l'amour et à la piété s'achève et se couronne cette conception de la vie qui fut celle d'un esprit plus délicat sans doute que puissant, mais si fin, si riche et si parfaitement cultivé que sa présence rehausse et ennoblit dans notre pensée l'image du douzième siècle tout entier » (26).

Josaphat

lieu de sépulture

de

Jean de Salisbury

Jean de Salisbury, évêque de Chartres, mourut en 1180 et fut inhumé dans l'église abbatiale de Josaphat sur le territoire de l'actuelle commune de Lèves, aux portes nord de la capitale beauceronne. Aujourd'hui encore on peut y voir son sarcophage magnifiquement sculpté. Appuyé contre un mur, il possède ainsi trois faces visibles. La plus longue est partagée en cinq panneaux, si bien que l'ensemble du décor comporte sept motifs, tous différents, faits de rinceaux de feuillage et de fruits d'arum.

Lors de la découverte, ces sculptures en demi-ronde-bosse conservaient des traces de dorure et se détachaient sur un fond peint en rouge. Le seul fragment du couvercle qui nous est parvenu laisse deviner que le gisant était sculpté en demi-relief à

fond de cuve, les creux étant également peints en rouge.

C'est pour éviter à cette œuvre d'art les risques d'un transport qu'il fut décidé de la laisser en place et de lui aménager un abri dans la construction en cours.

LES NECROPOLES DES EVEQUES DE CHARTRES

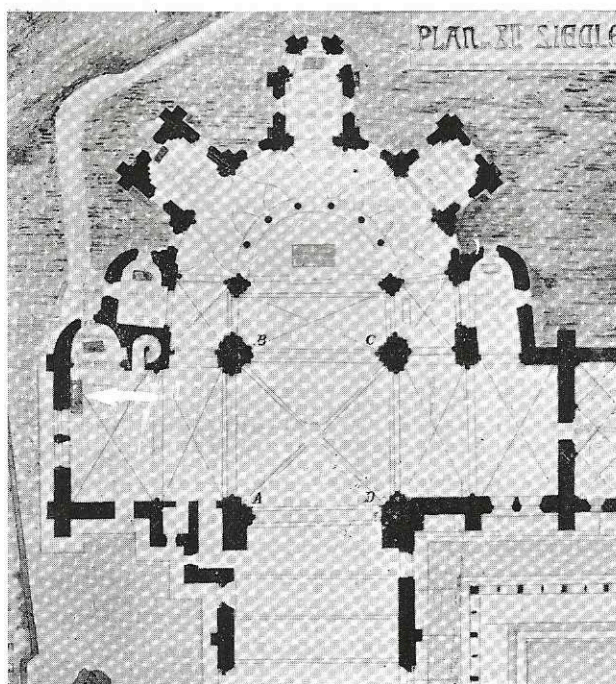
Une respectable tradition interdit que des sépultures profanent le sol de la cathédrale vouée à la Vierge. Aucune dérogation n'a été accordée, fût-ce en faveur des titulaires du siège épiscopal.

Aux origines, Saint-Martin-au-Val, qui conserve dans sa crypte des sarcophages mérovingiens, fut leur nécropole, relayée aux temps carolingiens par Saint-Serge-Saint-Bacche, au flanc nord du chevet de la cathédrale (le sarcophage de saint Calétric, déposé sous la chapelle Saint-Piat, en a été rapporté au début du XVIII^e siècle). Par la suite, Saint-Père-en-Vallée reçut la sépulture d'au moins une dizaine de nos évêques, dont saint Fulbert. Puis saint Yves, décédé en 1115, choisit d'être inhumé à Saint-Jean-en-Vallée qu'il avait régénérée dans l'esprit de la réforme grégorienne. Six de ses successeurs reçurent leur sépulture dans l'abbaye de Josaphat fondée en 1117 par l'évêque Geoffroy de Lèves.

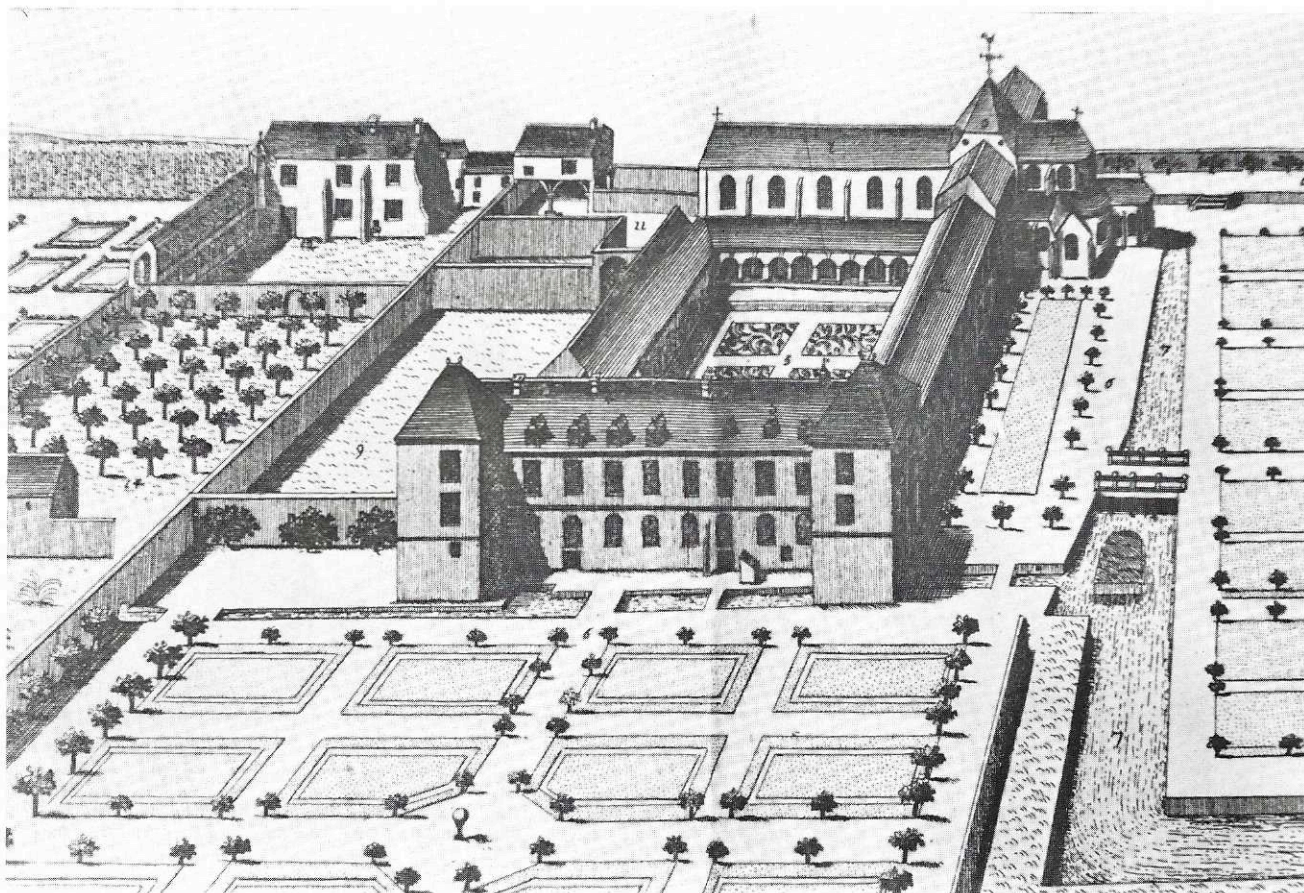
L'ABBAYE SAINTE-MARIE-DE-JOSAPHAT

On raconte ainsi l'origine de cette fondation : Geoffroy, frère du puissant seigneur de Lèves, Gosselin, et alors chanoine de la cathédrale, s'apprêtait à partir en pèlerinage en Terre-Sainte lorsqu'il fut choisi pour remplacer Yves sur le trône épiscopal. Mais cette élection avait mécontenté le comte de Chartres Thibaud IV, qui désirait le siège pour l'un des siens. Aussi le pape déconseilla-t-il à Geoffroy de courir le risque d'une absence prolongée et le délia de son vœu de pèlerinage en lui suggérant d'y substituer une fondation pieuse.

Implantée sur les domaines propres de la famille de Lèves, enrichie par la donation d'une partie de



Plan du chevet. Le tombeau est signalé par la flèche.



Vue cavalière de l'abbaye de Josaphat telle qu'elle se présentait à la fin du 17^e siècle (gravure du Monasticon Gallicanum).

ses biens, l'abbaye de Josaphat devrait son nom au projet de pèlerinage qu'elle avait remplacé et à une certaine ressemblance entre la vallée de l'Eure et le val de Cédron voisin de Jérusalem.

La fondation de Sainte-Marie-de-Josaphat devint définitive en 1119 lorsque le pape Callixte II eut approuvé la donation faite par Geoffroy et Gosselin de Lèves.

On ne sait d'où venait Girard qui fut le premier abbé de Josaphat mais certains de ses religieux — qui n'étaient peut-être pas plus d'une demi-douzaine arrivaient de Fermetot, près de Pont-Audemer, d'où la guerre franco-normande les avait chassés. Dès 1123, les travaux de construction de l'église rendirent possible une première consécration et l'exercice du culte mais ils se poursuivirent plus de trente ans encore à mesure que les donations en fournissaient les moyens.

Entre 1905 et 1909, des travaux effectués en vue de l'agrandissement de l'Asile d'Aligre, qui occupe l'emplacement de l'abbaye de Josaphat, permirent de retrouver les fondations de l'église dont une partie a pu être conservée et maintenue au jour.

Ces fouilles ont permis de constater que la construction de l'église débuta par la nef et se termina par le chœur. Celui-ci, édifié au moment où l'on reconstruisait la façade de la cathédrale et son portail royal après le sinistre de 1134, était envelop-

pé par un déambulatoire sur lequel s'ouvraient cinq chapelles alternativement semi-circulaires et carrées. Cette rare disposition, qui se retrouve à la Trinité de Fécamp et à la cathédrale d'Avranches, tient vraisemblablement à l'origine normande des religieux.

LA DECADENCE DE JOSAPHAT

Un plan et deux gravures des débuts du XVIII^e siècle nous permettent d'avoir une idée de l'aspect de l'abbaye à cette époque mais bien des malheurs l'avaient déjà frappée depuis la période de prospérité qu'avait été pour elle le XIII^e siècle. Relâchement de la règle monastique, guerres franco-anglaises, inondations, incendies, mise en commende, guerres de religion avaient successivement contribué à sa ruine.

Lors de la réforme des mauristes il ne restait que quatre moines et, malgré les efforts entrepris, il ne semble pas que ce nombre se soit élevé très sensiblement par la suite puisque la fermeture imposée par la Révolution ne toucha que sept religieux. Josaphat était devenue une des plus pauvres abbayes du diocèse avec un revenu de 2000 livres qui ne représentait que l'équivalent de deux prébendes de chanoine.

Au nombre de travaux entrepris après 1640, il faut signaler l'exhaussement d'environ deux pieds

Magister Gillebertus pisanensis epe aliora theologie philosophie secreta diligentibz articulis
pulsantibus relevans ante oculos quatuor. quorum nomina subterprea sunt quia digni sunt



Iordanus fantasma.

Ivo camotensis decanus.

Iohel belety.

Valenciennes, Bibliothèque municipale, ms 197, fol. 4v. Cette splendide peinture orne un manuscrit du XII^e siècle qui contient les commentaires de Gilbert de la Porrée sur les opusculs théologiques de Boèce (éd. N. Haring, Toronto 1966). Gilbert y est représenté vêtu de ses ornements pontificaux. A ses pieds, trois disciples : Jourdain Fantôme, Yves, doyen de Chartres, et Jean Beleth. Un quatrième, nommé Nicolas, se trouve au folio 5. La légende qui accompagne ce petit tableau dit que « Maître Gilbert, évêque de Poitiers, est en train d'exposer à quatre de ses disciples les plus profonds secrets de la science théologique ». Gilbert était un maître exigeant. Quand il était chancelier de Chartres, nous apprend Jean de Salisbury (*Métalogicon* I, 5 ; éd. Webb, p. 16), il avait la dent dure contre ceux qui se précipitent vers les écoles, moins par amour du savoir, qu'à cause des avantages matériels qu'ils espèrent tirer d'une pseudo-culture rapidement acquise. Devenu évêque de Poitiers en 1142, il fut accusé d'hérésie et dut se justifier devant un synode rassemblé à Reims (1148). Dans son *Historia pontificalis*, Jean de Salisbury a brossé avec grande finesse de trait un tableau de Bernard de Clairvaux. Il n'a pas caché que Gilbert avait une connaissance des lettres profanes et une culture patristique supérieures à celles de saint Bernard. C'était aussi un professeur-né : « Si on le laissait tranquille, il paraissait plutôt lent d'esprit ; mais si on le provoquait et attaquait par des questions stimulantes, son argumentation devenait plus solide et plus claire. Vous auriez voulu le voir toujours agité (par des questions nouvelles), afin que le feu de son esprit vigoureux tout à la fois vous éclaire et vous embrase » (*Hist. pontif.* 12 ; éd. Chibnall, p. 27).

E.J.

◀ (photo Rouault, Valenciennes)

du sol de l'édifice pour le mettre à l'abri des inondations. C'est en effet grâce à ce remblaiement que nous a été conservé le sarcophage de Jean de Salisbury car il l'a protégé des saccages opérés pendant et après la Révolution.

Le 31 janvier 1791 l'abbaye fut vendue aux enchères. L'église fut acquise par l'entrepreneur Michel Chasles qui la fit démolir pour tirer profit de ses matériaux. Ayant ainsi contribué à arrondir la fortune de la famille, il permit à son petit-fils Adelphe, devenu maire de Chartres et député, de figurer honorablement parmi les personnalités qui, en 1846, inaugurèrent la chapelle de l'hospice remplaçant l'abbaye !

DE CURIEUSES TRADITIONS

Le prestige de l'abbaye de Josaphat-lès-Chartres tenait à plusieurs causes.

Il existe toujours sous la chapelle de la Sainte-Vierge, celle où fut enterré Jean de Salisbury, une source à laquelle on peut puiser par une ouverture pratiquée derrière l'autel. L'eau de cette source était réputée salubre pour les maladies de poitrine. Une porte ouvrait directement de l'extérieur sur cette chapelle, permettant aux fidèles d'y accéder sans troubler les offices qui se déroulaient dans le chœur ou le transept.

Était-ce aussi l'existence de cette source qui expliquait qu'en période de sécheresse une procession à Josaphat s'avérait l'ultime recours lorsque les reliques de saint Taurin ou celles de sainte Soline s'étaient révélées inefficaces ? On a en particulier conservé le souvenir d'une procession organisée lors d'une sécheresse survenue en 1681 et qui attira un énorme concours de peuple.

Les fiévreux venaient chercher un soulagement en priant sur le tombeau de l'abbé Girard.

Dans la nuit du Jeudi au Vendredi saints, une veillée de prière avait lieu en souvenir du don fait à l'abbaye par le roi Philippe VI de Valois d'une parcelle de la Sainte Couronne d'Epines vénérée à la Sainte-Chapelle de Paris depuis le règne de saint Louis.

Dans un domaine plus profane, les religieux de Josaphat avaient l'obligation d'offrir deux repas, l'un aux employés de l'Officialité du Chapitre, le premier dimanche de mai, l'autre aux musiciens, chantres et enfants de chœur de la cathédrale le mardi après l'Octave du Saint-Sacrement. A ce second repas, les invités se rendaient à l'abbaye montés sur des chevaux ou sur des ânes ; aussi cette coutume s'appelaient-elle la Chevauchée.

Ces traditions se maintinrent jusqu'au XVIII^e siècle.

LES EVEQUES INHUMES A JOSAPHAT

Six évêques de Chartres furent inhumés dans l'église abbatiale de Sainte-Marie-de-Josaphat. Le premier fut, bien entendu, Geoffroy de Lèves, le fondateur, mort en 1150, un an avant son frère Gosselin. Puis son neveu et successeur, Gosselin de Musy, y trouva sa sépulture en 1155, la même année

que Girard, le premier abbé. Robert le Breton, l'évêque suivant, choisit aussi Josaphat pour sa dernière demeure bien qu'il ait lui-même fondé trois autres abbayes.

Le comte de Chartres Thibaud V parvint alors à réaliser le projet formé par son père puisque ce fut Guillaume-aux-Blanches-Mains, son propre frère, qui accéda au trône épiscopal. La réussite ne s'arrêta pas là car Guillaume devint archevêque de Sens, puis, en 1176, archevêque de Reims. C'est pourquoi il ne faut pas chercher sa sépulture à Josaphat bien que ce fût sous son règne qu'eut lieu la dédicace solennelle de l'abbatiale, le 28 mai 1169.

Lors de son départ pour la Champagne, il laissa son siège à Jean de Salisbury. Nous laissons à plus qualifié le soin de parler plus longuement de l'homme et de son œuvre.

Si nous ne connaissons aucune charte de Jean de Salisbury concernant Josaphat, le fait qu'il y fut inhumé et l'exceptionnelle qualité de son monument funéraire attestent l'intérêt qu'il porta à cette abbaye. Les chercheurs de 1905 qui découvrirent sa sépulture dans la chapelle de la Sainte-Vierge durent malheureusement constater que le tombeau avait été violé, vraisemblablement lors du passage des huguenots. Crosse et anneau avaient disparu mais la plupart des ossements étaient en place et ils furent recueillis et déposés dans le caveau des évêques qui venait tout juste d'être aménagé dans la partie basse de la chapelle Saint-Piat, au chevet de la cathédrale.

Quelques années auparavant, la plaque qui signalait l'existence de cette sépulture avant la démolition de l'église avait été retrouvée par un curieux hasard dans une maison faisant face au Portail Royal, laquelle avait appartenu à un des acquéreurs de l'abbaye.

Deux des successeurs de Jean de Salisbury furent encore inhumés à Josaphat. Pierre de Celle ne régna que trois ans, mais dans ce court laps de temps il obtint du comte qu'il l'aide à doter la ville d'un mur d'enceinte joignant la porte Saint-Michel à la porte Châtelet, méritant ainsi d'être considéré comme un bienfaiteur de la cité. Regnaud de Mouçon (ou de Monçon), neveu de Guillaume-aux-Blanches-Mains, laissa une œuvre autrement importante puisqu'il entreprit la reconstruction de la cathédrale détruite par l'incendie de 1194. Son tombeau fut reconnu en 1909 et on retrouva la tête du gisant qui offre une parenté évidente avec la statue du portail sud. La sépulture était intacte. On y recueillit la crosse et l'embout du bâton épiscopal décorés d'émail champlé et les ossements qui furent également déposés à la chapelle Saint-Piat.

L'abbaye de Josaphat qui regroupait alors plus de cinquante religieux sans compter « ceux qui n'étaient pas destinés pour le chœur », était au sommet de sa prospérité et de sa gloire. Mais le successeur de Regnaud, l'évêque Gautier, en fondant le couvent des Jacobins, en 1231, priva Josaphat de la sépulture — et sans doute aussi de la sollicitude — des évêques suivants.

De la vénérable abbaye Sainte-Marie-de-Josaphat, il ne subsiste plus que des vestiges de fondations en place et quelques chapiteaux et pierres tumulaires rassemblés sous les galeries d'un cloître provenant de l'abbaye de Coulombs d'où il fut transporté en 1818. Mais peut-il se faire que près de sept siècles d'histoire soient vraiment anéantis ?

« En ces jours-là et en ce temps-là... je rassemblerai toutes les nations et je les conduirai dans la vallée de Josaphat. » (Joël 4, 1-2).

Roger JOLY



Vestiges du déambulatoire avec les bases des colonnes. Le tombeau de Jean de Salisbury est situé sous l'arcade du bâtiment.

(photo Jean Laurent)

Le tombeau sculpté de Jean de Salisbury

un chef-d'œuvre trop peu connu

C'est au cours de fouilles commencées le 18 septembre 1905 que fut retrouvé, dans ce qui reste du bras nord du transept de Notre-Dame de Josaphat, à Lèves, le tombeau de Jean de Salisbury. Il fut conservé en place et c'est là qu'on peut toujours le voir.

Par rapport à l'entrée du domaine de la Fondation d'Aligre, qui occupe l'emplacement de l'abbaye, les ruines du déambulatoire et de la partie septentrionale du transept sont situées à gauche, au-delà du bâtiment qui limite la galerie de cloître. A l'angle opposé de ce bâtiment, s'ouvre de plain-pied un réduit formant sous-sol. Le tombeau y est abrité. Grâce au tout récent aménagement d'une porte et de quelques marches (1), on peut désormais le découvrir de face.

Comment sait-on qu'il s'agit bien de la sépulture de Jean de Salisbury ? Simplement parce que les textes sont formels. Le plus ancien est fourni par le *Nécrologe* de l'abbaye de Josaphat. On y lit qu'au huitième jour des calendes de novembre (25 octobre) eut lieu la sépulture du seigneur Jean, évêque de Chartres,... dont le corps gît près de nous dans la chapelle de la bienheureuse Marie... Il fut le chapelain de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry. (« VIII kalendas novembris depositio domni Johannis Carnotensis episcopi... cujus corpus jacet apud nos in capella beatae Mariae... Fuit capella-

nus sancti Thomae Cantuariensis archiepiscopi »). (2).

Dom Buttreux, historien de l'abbaye, écrit de son côté en 1668 : « Jean de Salisbury fut enterré devant l'autel de la Vierge Marie ». Le même renseignement avait été publié en 1609 dans la *Parthénie* de Roulliard. Et grâce au témoignage de Janvier de Flainville, qui écrivait au milieu du XVIII^e siècle, on a la certitude que la chapelle de la Vierge se situait bien au bras nord du transept. Près de cette chapelle était fixée une plaque dont il releva l'inscription : « Hic jacet domnus Johannis Salisberiensis episcopus Carnotensis », « ci-gît maître Jean de Salisbury, évêque de Chartres » (3).

Une intéressante photographie a été prise avant la construction du bâtiment qui abrite maintenant le sarcophage. On y voit à la fois celui-ci, adossé au mur septentrional du transept, et l'autel de la Vierge, distant de quelques pas. On en trouve une reproduction dans la brochure d'E. Jacquet intitulée *Notice explicative des ruines de l'abbaye de Josaphat* (Chartres, imp. Trochard, p. 21).

Comme la période révolutionnaire saccagea l'abbaye, on peut s'étonner que le tombeau n'ait pas été détruit. Or l'explication est simple : il n'était plus visible, ayant été recouvert par des remblais en 1640, lors de la surélévation du dallage. En effet, ainsi qu'on l'a enregistré

à l'époque, « le pavé fut relevé et rehaussé partout, à cause que les eaux incommodoient fort l'hiver ceux qui y venoient faire leurs dévotions... On a transporté les tombes qui estoient rompues quand on a rehaussé et repavé l'église » (4). C'est une chance qu'on n'ait pas jugé bon d'enlever ce sarcophage. L'exhaussement, est-il précisé, fut « de plus de deux pieds ».

Le chanoine Souchet, qui, avant ces travaux, avait vu le tombeau de Jean de Salisbury, a noté : « Sa représentation — Souchet désigne ainsi son gisant — se veoid encore quoique mutilée et rompue par la malice et impiété des sectaires ». Ce jugement fait allusion peut-être à l'occupation de l'abbaye de Josaphat par les lansquenets huguenots, en 1568, pendant le siège de Chartres, mais surtout au sac en règle commandé à ses troupes par Henri de Navarre, furieux de subir la résistance que lui opposait la ville de

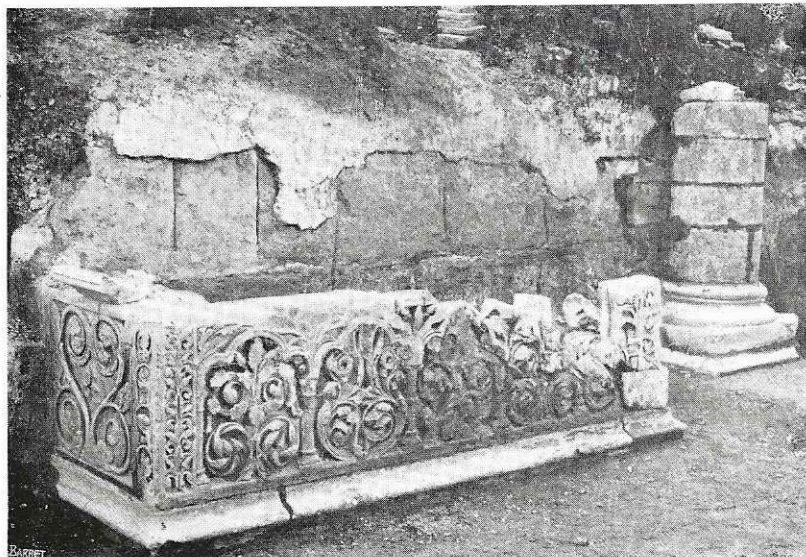
1. Ces travaux ont été exécutés au cours de la première quinzaine de juillet 1980.

2. Voir le *Nécrologe* dans le tome II du *Cartulaire de l'abbaye de Josaphat*.

3. Lors des destructions de la Révolution, la plaque où se lisait cette épitaphe échoua dans une maison chartraine, où elle fut découverte en 1898.

4. Citation donnée par Charles MÉTAIS, *Le tombeau de Jean de Salisbury* (1906), p. 7.

Le tombeau de Jean de Salisbury.
Etat avant restauration. (photo du
début du siècle)



Chartres, à nouveau assiégée en 1591. Ces faits ont du reste été rapportés également par Souchet (5).

Lorsque fut retrouvé, le 20 septembre 1905, le tombeau de Jean de Salisbury, on put constater qu'il avait été violé, soit en 1568, soit en 1591. Comme il contenait en core des ossements assez nombreux, on les recueillit et on les transporta dans le caveau alors nouvellement aménagé sous l'ancienne salle capitulaire, qui depuis le XIV^e siècle forme le soubassement de la chapelle Saint-Piat, au chevet de la cathédrale. Plusieurs évêques y ont, depuis, reçu la sépulture. Dans ce caveau, Jean de Salisbury est le plus ancien ; le dernier en date est Mgr Roger Michon.

Le gisant de Jean de Salisbury avait malheureusement disparu. De la dalle qui recouvrait le sarcophage on ne retrouva qu'un « fragment triangulaire, où se voyait une toute petite partie inférieure du vêtement du personnage, faisant saillie et dont le creux était peint en rouge ». Le chanoine Charles Métais, qui a consigné ces renseignements au moment de la découverte, a observé que le gisant de l'évêque était traité « en demi-relief » et qu'il était ciselé dans « une fine pierre de liais dont les bords se relevaient pour l'encadrer » (6).

Roger de Gaignières, qui, au cours des décennies précédant la

Révolution, a réuni de nombreux documents graphiques concernant les œuvres d'art du royaume, n'a pas vu ce tombeau puisqu'il était enfoui sous le dallage. D'ailleurs le gisant était déjà détruit. Notons en passant qu'un de ses dessins reproduit un gisant de l'abbaye de Josaphat, identifié comme étant celui de Pierre de Celle, le successeur de Jean de Salisbury. Or le gisant en question ne peut figurer un évêque : il n'a ni mitre ni crosse ; la dalmatique dont il est vêtu et le livre qu'il tient indiquent assez qu'il s'agit d'un diacre.

Si le tombeau de Jean de Salisbury a perdu la pierre qui le recouvrait, avec son effigie en relief, le sarcophage lui-même nous est parvenu presque intact. Il avait seulement subi quelques détériorations à sa partie supérieure ; surtout, une assez profonde échancrure avait entamé le côté droit de sa face frontale. Par bonheur les fragments de la partie brisée subsistaient. Une adroite réparation fut menée à bien, voilà une quinzaine d'années, par les Services des Monuments Historiques alertés par René Isambert, qui œuvra pendant des années avec opiniâtreté en faveur des échanges culturels franco-anglais. C'est du reste à lui qu'on doit l'initiative d'avoir fait donner le nom de Jean de Salisbury au passage donnant accès au jardin de l'ancien évêché, près de la rue des Acacias ; en même temps, sur sa

demande, une plaque fut scellée sur une vieille maison et inaugurée le 16 janvier 1966, à l'entrée de la même rue, rappelant l'existence de cet Anglais du XII^e siècle devenu évêque de Chartres — du reste plus connu à cause de son œuvre philosophique.

Le sarcophage, dont un côté touche le mur, présente trois faces sculptées, d'un travail remarquable. Ce sont des jeux de rinceaux terminés par des formes végétales, le tout traité dans un mouvement élégant et souple. La face principale comprend cinq panneaux, tous composés différemment et qui cependant s'harmonisent entre eux. Ils s'inscrivent sous des arcs trilobés qui retombent sur des colonnettes. Celles-ci, dont les bases s'ornent de griffes, sont coiffées de chapiteaux à crochets d'où s'échappent des bouquets, tous différents eux aussi, sauf les deux du centre. Des fleurettes font saillie sous la courbe des arcs. Le décor des faces latérales s'inscrit dans des surfaces plus grandes. Celui du côté occidental, d'un accès plus difficile et situé dans l'ombre, ne doit pas être négligé : le large mouvement de ses courbes opposées, issues d'une souche médiane, la découpe de ses feuillages aux fines nervures, tout dénote, comme dans le reste, « un artiste consommé », ainsi que l'a souligné Charles Métais. Le motif de la face orientale est, lui, construit sur deux S qui s'affrontent.



Etat actuel du tombeau.
(photo Jean Laurent)

A ses extrémités, chaque face comporte un panneau vertical, une sorte de pilastre, où s'inscrit une composition plus étroite. Là aussi toute répétition est proscrite. Sur la face principale, à gauche, monte une tige d'où sortent des feuilles alternativement dressées et recourbées vers le bas, alors que le panneau qui lui fait pendant est tout autre, avec ses branchettes qui s'arondissent. Sur la face orientale, le mouvement général dessine sur le pilastre une succession de formes oblongues, alors que, du côté occidental, une tige se courbe en rinceaux, portant des feuillages et des fruits, dans le même esprit que ceux des grands motifs de la face frontale. Ce genre de décoration évoquant le monde végétal a été parfois décrit comme inspiré de l'arabesque, avec ses fruits en forme de grenades. Un tel répertoire est encore très proche de celui de la période romane ; on ne saurait l'assimiler à beaucoup de sculptures du XIII^e siècle, où les artistes interprètent d'après nature des espèces qu'un botaniste peut reconnaître.

Bien avant, des décors végétaux avaient déjà été traités de façon semblable ; que l'on compare les touffes de feuilles en bouquets du sarcophage avec celles que l'on voit au Portail Royal de Chartres, vers 1145-50, dans les écoinçons des petites arcatures décorant les linteaux : Présentation au Temple, apôtres sous le tympan du Christ

en gloire et sous celui de l'Ascension. Que l'on établisse aussi une comparaison avec les tailleurs ciselés du portail sud du Mans, antérieur à 1158 (7), ou avec ceux de Saint-Loup-du-Naud, vers 1160 (8), ou encore et surtout avec les écoinçons de Souvigny, vers 1150 (9). Cette manière de traiter les feuillages en fines découpes et de les détacher des fonds se retrouve au linteau du portail nord de Bourges, vers 1160 (10) et, dans la même région, aux voussures de Vereaux. On pourrait encore citer telle corbeille de feuillages de tel chapiteau de Notre-Dame de Paris (11). Enfin, un style assez comparable se manifeste dans les rinceaux et la frise de la porte dite « romane », plaquée au flanc nord de la cathédrale de Reims et que W. Sauerländer date de 1180 environ (12).

Le style du sarcophage de Lèves est donc bien celui du premier âge gothique. On peut sans difficulté le dater du dernier quart du XII^e siècle : il faut renoncer à suivre l'opinion de Métais qui, au vu de son style, l'attribuait « au commencement du XIII^e siècle ». Du reste, bien qu'un travail de ce genre exige un certain délai d'exécution, comment imaginer qu'on ait attendu plus de vingt ans pour donner à Jean de Salisbury une sépulture définitive ?

Aujourd'hui le sarcophage a perdu sa polychromie, mais quand on l'exhuma, on put constater que

les parties saillantes portaient des traces de dorure et que les fonds étaient peints en rouge. Dès sa découverte, ce tombeau fut jugé un des plus remarquables exemples de la sculpture médiévale et un moule en fut exécuté pour le Musée des Monuments Français, alors installé dans le palais du Trocadéro, auquel succéda en 1936-37 le palais de Chaillot.

Il est à souhaiter que le tombeau de Jean de Salisbury, aux portes de Chartres, soit mieux connu des touristes. A propos de sa décoration sculptée on ne peut que partager l'avis de Métais : c'est là « une des plus splendides compositions d'ornement que l'on connaisse ».

Jean VILLETTE

5. J.-B. SOUCHET, *Histoire du diocèse de Chartres*, t. IV, p. 219.

6. C. MÉTAIS, ouvrage cité, p. 5.

7. Willibald SAUERLANDER, *La sculpture gothique en France* (Flammarion, 1972), pl. 17 et 18.

8. W. SAUERLANDER, ouvrage cité, pl. 25.

9. W. SAUERLANDER, ouvrage cité, pl. 26.

10. W. SAUERLANDER, ouvrage cité, pl. 34.

11. Voir par exemple Denise JALABERT, *La flore sculptée des monuments du Moyen Âge en France* (Picard, 1965), pl. 62.

12. W. SAUERLANDER, ouvrage cité, pl. 56.

A l'occasion de l'année saint Benoît :

Les monastères bénédictins du diocèse de Chartres

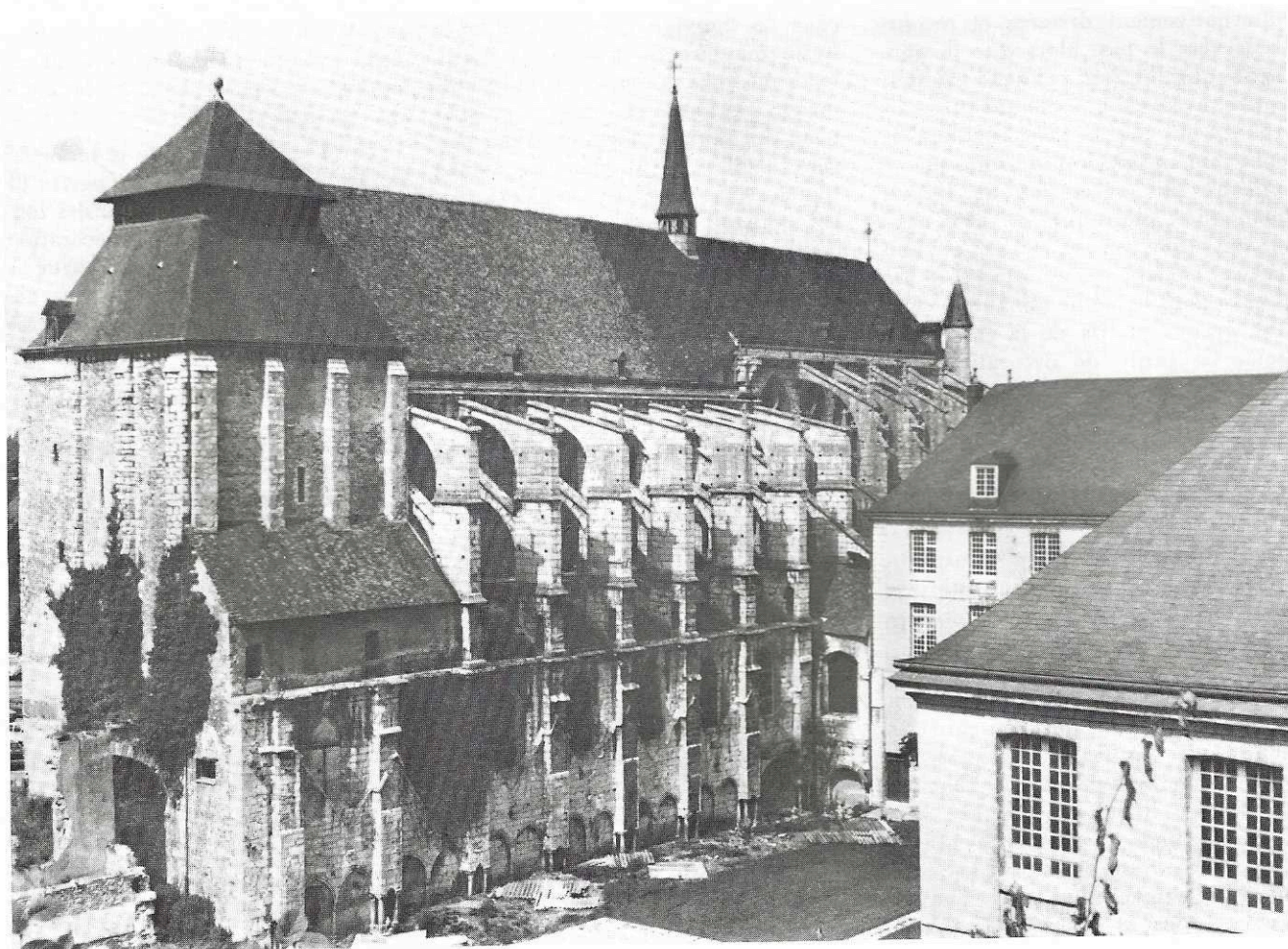
●

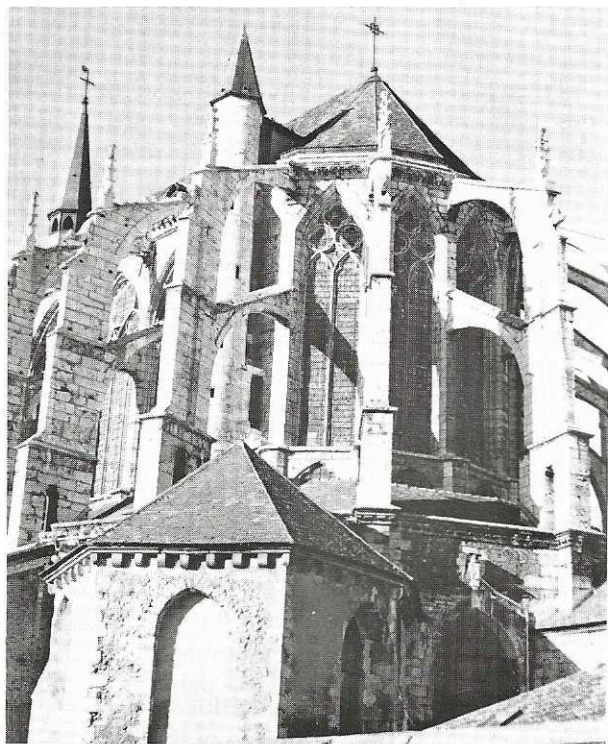
Le présent numéro de la revue consacré en grande partie à l'évêque de Chartres Jean de Salisbury (1176-1180) nous a permis d'évoquer l'histoire d'une des abbayes bénédictines du diocèse de Chartres : Notre-Dame de Josaphat.

Le successeur de Jean de Salisbury sur le siège épiscopal de Chartres fut Pierre de Celle, qui, après avoir été moine et abbé de Montier-la-Celle, au diocèse de Troyes, devint abbé de Saint-

Rémi de Reims (1162-1180). Il ne devait être évêque de Chartres que pendant deux ans (1180-1182) et lui aussi reçut sa sépulture dans l'abbatiale de Josaphat.

Pierre de Celle est connu surtout pour son activité à la tête de l'abbaye de Saint-Rémi de Reims. C'est durant son abbatiat que fut entreprise la construction du chœur de l'abbatiale, œuvre particulièrement importante dans l'histoire





Le chevet de l'église Saint-Père de Chartres
(photo B. Deffontaines)

de l'architecture au 12^e siècle (1). Son activité littéraire fut également assez considérable. Plusieurs traités qu'il composa alors nous sont parvenus, et tout récemment a été publiée une nouvelle édition de son ouvrage « L'Ecole du cloître » (2). Ce traité avait été écrit à la demande du frère de Jean de Salisbury, Richard de Salisbury, alors chanoine régulier d'une abbaye dans le sud de l'Angleterre.

Abbaye de Josaphat, abbayes de Montier-la-Celle et de Saint-Rémi de Reims : ainsi sommes-nous amenés à évoquer ces foyers de vie spirituelle et de civilisation que furent les monastères, en cette « Année Saint Benoît » (3).

Nombre de publications et de périodiques (entre autres *Fêtes et Saisons* n° de mars 1980, *Missi* n° d'avril 1980) ont retracé le portrait du « Patriarche » des moines d'Occident, saint Benoît, né à Nurcie (à quelque 200 km au nord de Rome) aux environs de 480 et mort au Mont Cassin vers 530.

Ces diverses publications ont rappelé également l'œuvre évangélisatrice et civilisatrice des fils de saint Benoît pendant tout le Moyen Age et jusqu'à nos jours.

La part prépondérante prise par les moines à ce qu'on appelle la Renaissance carolingienne (8^e - 9^e siècle), le rayonnement missionnaire des abbayes carolingiennes, particulièrement en Germanie et parmi les peuples slaves de l'ouest, l'épanouissement du monachisme clunisien aux 11^e - 12^e siècles, l'efflorescence extraordinaire de l'Ordre cistercien sous l'impulsion de saint Bernard († 1153) au 12^e siècle : tels sont les aspects les plus marquants et les grands moments de l'histoire multiséculaire du monachisme occidental.

Le cardinal Casaroli, secrétaire d'Etat de Jean-Paul II, dans une allocution prononcée le 21 mars dernier au Mont Cassin, a fort bien synthétisé ce que furent les monastères bénédictins pendant tout le Moyen Age (4).

« Sur l'exemple de saint Benoît, et en appliquant la Règle de saint Benoît ou du moins en s'en inspirant, tout un réseau de monastères vint alors couvrir le sol du continent, créant pour ainsi dire le tissu conjonctif de la nouvelle réalité en gestation.

« Un des mérites — et non des moindres — des monastères, après l'admirable floraison de la vie religieuse et l'ample œuvre d'évangélisation qui constituaient naturellement leur but premier et essentiel, ce fut celui d'avoir acheminé vers la civilisation de larges couches de populations encore barbares, ou rendues sauvages par la domination des barbares, en réalisant en même temps la reprise de l'économie rurale détruite.

« Les abbayes et les monastères, en effet, furent non seulement des phares de vie spirituelle et d'apostolat évangélique, mais des écoles de travail et des centres d'activité, principalement agricole, et de bonification des terres...

« La devise « ora et labora » (prie et travaille), devenue un symbole de la spiritualité

1. Cf. A. PRACHE, *Saint-Rémi de Reims, l'œuvre de Pierre de Celle et sa place dans l'architecture gothique* (Bibliothèque de la Société Française d'Archéologie) Paris, 1978.

2. Dans la collection *Sources Chrétiennes*, n° 240 (1977) par les soins du R.P. G. de MARTEL O.S.B.

3. « Année saint Benoît » : 15^e centenaire de sa naissance. Saint Benoît se retira tout jeune encore dans la solitude. Après avoir vécu et réuni des disciples à Subiaco, au sud de Rome, il se rendit en Campanie où il fonda, au sommet du Cassin, la célèbre abbaye du Mont Cassin. Presque entièrement détruite par les bombardements alliés sur la ligne de résistance allemande en Italie (février 1944), l'abbaye fut reconstruite après la guerre. Les reliques de saint Benoît furent apportées au 8^e siècle à l'abbaye de Fleury, plus connue sous le nom de Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret). Un savant ouvrage consacré à l'histoire de cette translation et à l'analyse anthropomorphique des ossements vient d'être publié.

4. Traduction du texte intégral italien publié dans la *Documentation Catholique* n° 8 (20 avril 1980).

◀ Abbaye saint-Père de Chartres - Vue du flanc sud. De gauche à droite : la tour du 10^e siècle, la nef de l'église contre laquelle s'appuyait le cloître, les bâtiments construits au 18^e siècle par les Mauristes. (photo B. Deffontaines)

bénédictine, se manifesta comme un puissant levain de progrès, à la fois religieux et civil, parce que la prière et la méditation qui l'accompagnaient, loin de pouvoir constituer un motif d'oisiveté, donnaient impulsion, souffle, enthousiasme et joie au travail pénible, bien dur surtout dans les débuts des diverses fondations et dans certaines conditions de climat ou de milieu ; et le travail, au lieu d'éloigner de l'union à Dieu et de son service, revêtait signification et valeur de prière, de discipline morale, d'exercice de charité.

« Les activités des monastères ne se limitèrent pas, de toute façon, au seul travail manuel ou champêtre, mais s'étendirent à d'autres secteurs que l'on pourrait définir secteurs intellectuels : il est caractéristique de noter à ce sujet l'intérêt consacré à la transcription de codex anciens, pour l'enrichissement des bibliothèques et pour l'usage quotidien des moines. Et si l'attention principale de ces derniers allait naturellement aux collections de la prière liturgique, à la Bible, aux textes de la Règle, ou à ceux traitant de la formation ascétique, elle ne tarda pas à s'étendre aussi aux témoignages de la pensée et de la littérature profanes des siècles passés. Les moines évitèrent ainsi que ces témoignages soient perdus pour la postérité, et ils favorisèrent la naissance de la grande culture qui réussit à intégrer les valeurs de l'humanisme païen dans une nouvelle synthèse chrétienne.

« Par la prière, par le travail, par la discipline ferme et douce à la fois de la famille monastique, où l'abbé représente l'autorité paternelle de Dieu et où tous se sentaient frères, sans distinction de provenance ou de condition sociale, les monastères devinrent un creuset dans lequel les fils de peuples différents ou ennemis, oppresseurs ou opprimés, libres et asservis, apprirent à se sentir égaux et à vivre comme tels. »

Les monastères du diocèse de Chartres

Le diocèse de Chartres, comme tous les diocèses de France et d'Occident, vit fleurir sur son sol abbayes et prieurés. Nous n'avons pas l'intention d'en donner ici une liste exhaustive. Il serait de peu d'intérêt de citer des prieurés dont l'existence fut assez brève et obscure. Il nous a semblé préférable de signaler les abbayes et monastères les plus célèbres et dont subsistent des édifices — églises ou autres bâtiments — que les Chartrains ou les habitants de la région chartraine — résidents habituels ou occasionnels — peuvent toujours admirer ou visiter.

Le diocèse de Chartres, jusqu'en 1697, s'étendait jusqu'au sud de la Loire, comprenant la majeure partie de l'actuel diocèse de Blois. Nous citerons donc deux abbayes particulièrement célèbres de cette partie du diocèse qui depuis le 17^e siècle en a été détachée : l'abbaye de la Trinité de Vendôme et l'abbaye Saint-Laumer de Blois.

ABBAYE SAINT-PÈRE DE CHARTRES

Fondée au 6^e ou au début du 7^e siècle. Dévastée par les Normands en 857 et 911. Rénovée par Saint-Benoît-sur-Loire en 954. Affiliée à la Congrégation de Saint Maur en 1650 (5). Supprimée à la Révolution.

Saint Gilduin y mourut en 1077. Le culte rendu à ses reliques permit la construction de l'église abbatiale, *l'actuelle église Saint-Pierre* (tour de la fin du 10^e, nef de la première moitié du 13^e siècle, parties hautes du chœur d'après 1250), qui conserve un ensemble de *verrières* des dernières années du 13^e - début 14^e siècle d'une exceptionnelle qualité.

Subsistent toujours les bâtiments construits au début du 18^e siècle. Le cloître du 13^e siècle a malheureusement été la proie des démolisseurs à la fin du 18^e siècle ou au début du 19^e.

L'abbaye avait de nombreux prieurés au diocèse de Chartres.

SAINT-MARTIN-AU-VAL

Chartres - Fondée au 6^e siècle. Saint Laumer et saint Lubin (6^e siècle) y furent inhumés. Abbaye de bénédictins pendant un certain temps avant de devenir, en 1128, prieuré de Marmoutiers, puis de Bonne-Nouvelle d'Orléans. Couvent de capucins en 1664.

Les bâtiments du 17^e siècle servent actuellement d'hospice de vieillards.

La crypte de l'église fut construite avant la fin du 10^e siècle en utilisant des éléments (colonnes et chapiteaux) du 7^e siècle. *L'église*, rebâtie au 11^e siècle, fut remaniée au 12^e.

Un édifice trop peu connu des Chartrains.

ABBAYE DE THIRON

Commune de Thiron-Gardais à 10 km à l'est de Nogent-le-Rotrou - Fondée en 1109 par saint Bernard de Thiron († 1117). Devint une abbaye chef d'ordre dont dépendaient plusieurs

5. La Congrégation de Saint-Maur groupa un nombre important d'anciennes abbayes de France. Issue du mouvement de réforme catholique consécutive au Concile de Trente, elle apporta un sang nouveau dans un corps sclérosé. Elle fut supprimée pendant la Révolution. Son dernier supérieur général, Dom Augustin Chevreux, fut une des victimes de septembre 1792.

abbayes et prieurés de l'ouest de la France, d'Angleterre, du Pays de Galles et d'Ecosse. Supprimée lors de la Révolution.

De *l'église abbatiale* du 11^e siècle (actuelle église paroissiale), ne subsiste que la *vaste nef*. Le chœur gothique s'écroula en 1817. Le cloître et les bâtiments monastiques furent détruits au début du 19^e siècle.

Subsistent également les bâtiments du collège édifiés au 18^e siècle.

ABBAYE DE BONNEVAL

Fondée en 842 sous le vocable des martyrs de Rome saints Pierre et Marcellin. La translation des reliques des saints Florentin et Hilaire (875) relégua au second plan le culte des saints Pierre et Marcellin.

L'abbaye fut pillée pendant la guerre de Cent Ans, puis par les calvinistes en 1568. Elle fut agrégée à la Congrégation de Saint-Maur en 1644 (ou 1645). Transformée en filature pendant la Révolution. Il ne subsiste de l'église que quelques vestiges difficiles à visiter, englobés qu'ils sont, ainsi que le cloître du 18^e siècle et une salle

romane du 12^e siècle, dans les bâtiments de l'hôpital psychiatrique. L'abbé de Bonneval, Arnaud († 1162), fut un ami de saint Bernard.

L'abbaye avait une vingtaine de prieurés dans les diocèses de Chartres et de Sens.

L'église paroissiale de Bonneval n'est donc pas l'ancienne église de l'abbaye, contrairement à Saint-Père de Chartres, Thiron, Vendôme, etc.

ABBAYE DE COULOMBS

Fondée probablement au 8^e siècle, près de Nogent-le-Roi, elle eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de Cent Ans. Les huguenots la ravagèrent en 1567. Elle appartient à la Congrégation de Saint-Maur de 1648 à la Révolution.

L'abbaye avait 10 prieurés dans le diocèse de Chartres et 6 dans celui d'Evreux.

De l'église du monastère ne subsiste qu'un petit portail. L'église paroissiale possède quelques statues (dont un groupe de la Nativité) et des reliquaires en bois provenant de l'abbaye.

Le *cloître* (14^e siècle) qui fut épargné par les démolisseurs du début du 19^e siècle, fut démonté et transporté à l'hôpital d'Aligre.

ABBAYE, PUIS PRIEURÉ, SAINT-DENIS DE NOGENT-LE-ROTRON

Fondée en 1028 ou 1029. D'abord rattachée à Saint-Père de Chartres. Ramenée au rang de prieuré en 1108 et rattachée à Cluny. La communauté réduite à cinq moines fut dissoute en 1788.

L'église abbatiale bâtie entre 1040 et 1080, consacrée en 1078, nous est parvenue. Elle a été récemment restaurée. C'est un beau spécimen de l'architecture romane du 11^e siècle. Le tribunal et le lycée sont installés dans les anciens bâtiments monastiques.

GALLARDON

Prieuré de Bonneval, fondé au 12^e siècle. *L'église* dont la nef est romane, possède un magnifique chœur (parties basses : fin 12^e siècle ; parties hautes : vers le milieu du 13^e siècle). Une restauration et mise en valeur du mur de façade (arcades romanes) serait souhaitable.

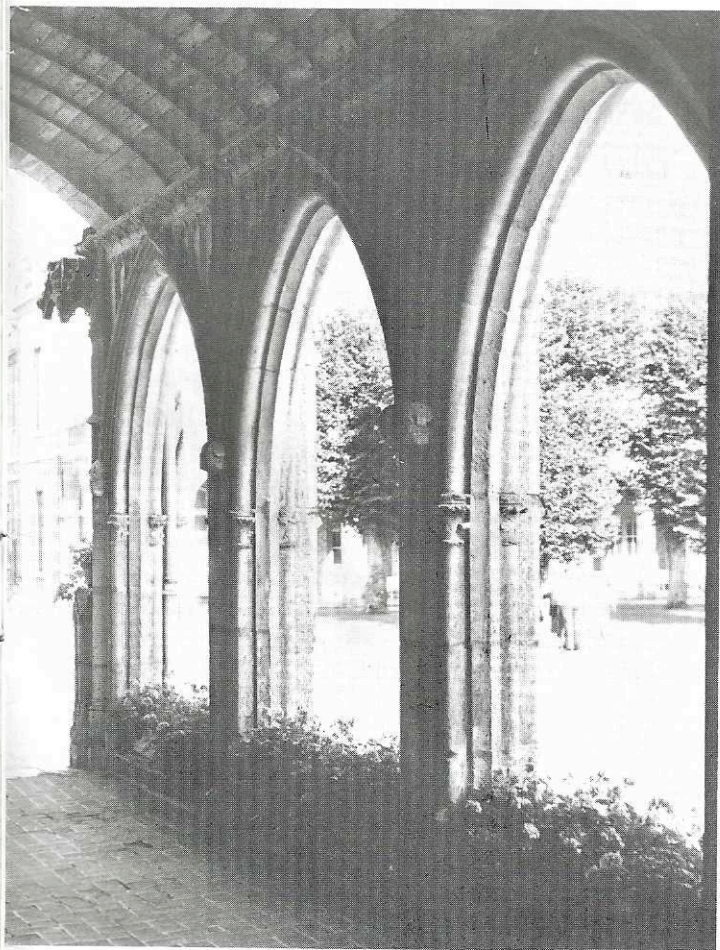
Une des plus belles églises d'Eure-et-Loir.

THIMERT

Près de Châteauneuf-en-Thymerais - Prieuré de Bonneval en 1105. *L'église* a une nef romane et un chevet du 14^e siècle (lequel ne sert plus).

BROU

Monastère fondé par saint Lubin au 6^e siècle. Prieuré de Cluny au 11^e siècle, puis de Saint-Père de Chartres en 1124.



Le cloître de l'abbaye Notre-Dame de Coulombs (XIV^e s.) actuellement à la Fondation d'Aligre.
(photo B. Deffontaines)

L'abside de l'église paroissiale est du 12^e siècle.

VENDOME - ABBAYE DE LA TRINITÉ

Fondée par Geoffroy Martel, Comte d'Anjou, en 1032. Eglise consacrée en 1060. Reconstituée au 15^e siècle (Il subsiste des parties romanes dans le transept). L'abbaye relevait directement du Saint-Siège et son abbé, jusqu'au 15^e siècle, avait la dignité cardinalice.

Au nombre des reliques dont la gratifia son fondateur, l'abbaye possédait la Sainte Larme. Cette relique vénérée comme la larme que le Christ avait versée sur Lazare, avait été ramenée d'Orient par Geoffroy Martel. Elle était objet d'une vénération particulière. Elle disparut, ainsi

que son reliquaire de cristal, pendant la Révolution, comme tant d'autres reliques.

L'abbaye fut affiliée à la Congrégation de Saint-Maur au 17^e siècle.

La très belle église de style gothique flamboyant, son *clocher roman* antérieur au clocher sud de Chartres, les *bâtiments* du 18^e siècle ont survécu à la Révolution et constituent un ensemble remarquable qui mérite une longue visite.

BLOIS - ABBAYE DE SAINT LAUMER

Fondée en 874. Posséda, à partir des invasions normandes, les reliques de saint Laumer, abbé d'un monastère du Perche, mort à Chartres vers 590, reliques qui furent profanées à l'époque révolutionnaire. Affiliée à la Congrégation de Saint-Maur en 1627.

L'église date des 12^e et 13^e siècles. Les statues des portails de la façade (13^e siècle) ont disparu. Le chœur et le transept (12^e siècle) attirent l'attention par l'harmonie de leur architecture et la richesse des chapiteaux sculptés. La coupole centrale (ou tour-lanterne) a 67 m. de hauteur. Les flèches des deux tours de façade (13^e siècle) sont du 19^e. Retable en pierre du 15^e siècle.

Les bâtiments de l'abbaye (17^e - 18^e siècles) sont occupés par l'Hôtel-Dieu.

..

Outre Saint-Père de Chartres, Thiron, Bonneval, Josaphat et Coulombs, les abbayes suivantes possédaient des prieurés dans le diocèse de Chartres : Marmoutiers (près de Tours), Cluny, Saint-Laumer de Blois, Mont Saint-Michel (trois prieurés) et Jumièges (prieuré de Bû).

Les Cisterciens n'eurent qu'une abbaye dans les limites de l'ancien diocèse de Chartres antérieurement à la création du diocèse de Blois : l'abbaye de l'Aumône, appelée aussi « Le Petit Cîteaux », fondée en 1121 dans le Dunois sur l'actuelle commune de La Colombe (canton d'Ouzouer-le-Marché, Loir-et-Cher). Il en subsiste deux bâtiments (15^e s. ?) en lisière de la forêt de Marchenoir. On ne visite pas. Cette célèbre abbaye introduisit, par ses fondations, l'Ordre cistercien en Grande-Bretagne.

..

Les abbayes de femmes sous la règle de saint Benoît étaient : l'abbaye de l'Eau, en amont de Chartres, dans la vallée de l'Eure ; fondée en 1226, elle subsista jusqu'à la Révolution. L'abbaye de St-Avit (bénédictines), à Châteaudun, fondée au 11^e siècle. L'abbaye d'Arcisses, près de Nogent-le-Rotrou (cisterciennes à partir de 1630).

Joseph LEMARIÉ

L'église de Gallardon. Le chevet avec ses arcs-boutants.
(photo B. Deffontaines)

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE LAVAL PREMIER ÉVÊQUE DE QUÉBEC

Connaissez-vous, à 8 km de Brezolles, aux confins de l'Eure, l'église de Montigny-sur-Avre ? Le 26 juin au matin, 250 Canadiens s'y trouvaient, émus, rendant grâce, joyeux. Retour de Rome avec le cardinal Roy et plusieurs de leurs évêques, ils se recueillaient là où fut baptisé le premier évêque de Québec, François de Laval. Jean-Paul II, le 22 juin, venait de le déclarer bienheureux, ainsi que Marie de l'Incarnation, née à Tours, et apôtre comme lui du Canada, l'Iroquoise Kateri Tékakwitha et deux Espagnols qui portèrent l'Evangile l'une au Brésil et l'autre au Guatemala.

Né le 30 avril 1623, baptisé à Montigny, après des études au collège jésuite de La Flèche et au collège de Clermont à Paris, il est ordonné prêtre le 1^{er} mai 1647. Il s'offre pour suivre le Père de Rhodes en Extrême-Orient : nommé en 1653 Vicaire Apostolique du Tonkin, il ne peut s'y rendre. C'est alors que son zèle missionnaire va le conduire au Canada : le pape Alexandre VII le nomme premier Vicaire Apostolique de la « Nouvelle France » en 1658.

« Revêtu du caractère épiscopal déclare Jean-Paul II en le présentant le 22 juin — il s'établit à Québec, et il se donne avec un zèle infatigable à l'expansion du règne de Dieu en réalisant la figure idéale de l'évêque ; il consacre aux Indiens la première part de son ministère ; il voyage sans arrêt à travers l'immense région, la moitié du continent nord-américain ; il fonde le séminaire de Québec qui deviendra ensuite l'« Université Laval », l'une des premières universités catholiques des temps moder-

nes ; il s'occupe avec un soin particulier des prêtres, des religieux et religieuses ; il obtient du Saint-Siège l'institution à Paris d'un séminaire des « Missions Etrangères ».

Il eut beaucoup à lutter et rien ne l'arrêta. Il lutta pour la protection des populations indigènes en empêchant des massacres. Il lutta pour enrayer les ravages du commerce des boissons alcooliques : s'attaquer à un tel mal c'était dresser contre lui et les trafiquants et des gens en place de connivence avec eux et s'attirer même des mises en garde de la Cour de France ; mais il tint bon ! Il lutta encore pour empêcher que l'autorité civile ne s'ingérât dans le gouvernement de l'Eglise : il s'attirait alors insultes, dénigrements, mais rien n'y fit !

La notice biographique, dans le livret de la béatification mis à la disposition de l'immense foule rassemblée à Saint-Pierre, résume ainsi la personnalité de François de Laval : « Homme de foi profonde, de grande ascèse et de forte volonté, il fut d'une constante droiture en tout ce qui touchait les intérêts de Dieu, de l'Eglise et de la population surtout indigène. Il affermit son apostolat par le renoncement et l'exemple personnel. A tous ceux qui luttent en faveur des pauvres et des faibles contre l'injustice et l'arrogance des puissants, la vie de Mgr de Laval est source d'espoir et de confiance. Sa béatification souligne en même temps le rôle de l'Eglise dans l'histoire du rapide progrès civil de l'Amérique du Nord. »

Mgr de Laval, épuisé par la maladie, la dureté de son labeur et le



Le Cardinal Roy, archevêque de Québec donne sa bénédiction à la fin de la célébration du 25 Juin dernier à la cathédrale. (photo Echo Républicain)

poids de ses soucis et de ses souffrances morales, se retirait en 1684 au Séminaire qu'il avait fondé pour y vivre pauvre, humble, adonné à la prière, de longues années encore. Le 6 mai 1708 il mourait à 85 ans, lui qu'on peut considérer comme le « fondateur de l'Eglise en Amérique du Nord ». C'est au 6 mai qu'est fixée la fête du « bienheureux François de Laval ».

Cette béatification resserre les liens entre le diocèse de Chartres et le Canada. Dans une célébration solennelle à la Cathédrale de Chartres, le 25 juin, avec les 250 pèlerins canadiens, le cardinal Roy, archevêque actuel de Québec, s'est plu à mettre en relief ce que le Canada et l'Eglise du Canada doivent à notre pays. Si vous allez à l'église de Montigny, n'oubliez pas de contempler le bas-relief qui, dans le bras droit du transept, évoque le don que Dieu fit à la « Nouvelle France » en la personne de François de Laval.

Jean ROBERT

Nous remercions tous nos abonnés qui ont répondu à notre RAPPEL du printemps dernier.

Mais il serait beaucoup plus simple de se réabonner systématiquement en début d'année — sans attendre un rappel.

En raison de l'abondance de matière, nous devons renvoyer la liste des Pèlerinages accueillis cet été et celle des Enfants consacrés au prochain numéro (décembre).

